

FRANÇOIS LALLIER
Dans l'ombre de la voix

Ombilic du temps

Le réseau plus serré l'issue qui se rapproche
Nous avons bu la coupe jusqu'au fond
Libération par les visions aujourd'hui

La demeure le lit le feu
Le ciel pur crache des ombres
Rideau de matière aveugle sans un bruit
Pensée d'os de poumons
Dispersion d'esprit au passé

Les pas vieillissant outre-mort
Dans l'ombilic du temps
Où une femme en robe de fantôme
Bénit des roses pour son sexe à travers les fenêtres
de la nuit

Ce ne sont plus les pierres à jamais
Ce sont les corps de chair et de temps qui s'ouvrent
comme un linge
Et les lignes de la paume un labour
Et le profil un oubli
Et chaque instant l'aube où s'éveille de la mort
L'inconnu que je délivre ici de son nom

Dans l'ombre de la voix

1

Langage hors de moi frappant ma gorge
Au lieu du chant
Rêvé dans l'air devenu son oreille

Au corps de la parole
Les sautes du désir sur les pentes du temps,
Et aux défilés de la gorge,
Long couloir sombre où vacille le signe,
Le défaut de langage qui me fait vivre au titre de sa
voix,
Devenu l'instrument de sa rumeur,
Défaut du nom qui n'a pas de nom
Quand j'approche presque sans voix le lieu de son
savoir.

2

Cet espace immobile où l'âme sortirait
Par une porte ouverte du temps,
Clivage d'outre-monde, sur la chair et la couleur
sans nom

Cet arbre, ce soleil entre deux saisons,
Ce corps secret dans l'ombre révélé
Par la séparation et le saisissement

Rien n'est écrit encore sur la nuit,
La voix claire sera le lien entre la main et le regard,
Brûlant l'offrande aux feux de désir et de silence
Qui veillent sur la naissance du temps

(Emblème ces deux lèvres où une langue
Saillant ensemence d'images

L'arbre d'illusion dont la cime
Dépasse et ne dépasse pas le ciel

Terre du nom où il faut aider l'astre
À venir au visage vide,
Perle, semence claire
Sous la vêtue de montagne fantôme qui s'étage)

3

Faut-il désenchaîner la voix de son langage
Pour entendre leur accord obscur?

Couper
Dans l'unique matière le trait
Que recouvre l'image
Mais pour qu'elle s'éclaire
D'une même ardeur instruite dans sa nuit?

4

Oiseaux acérés
Qui ne veulent jaillir
À la frontière de la gorge
Pour le partage de l'ombre et du nom
Et comme pris dans la matrice de la mort

Telle la langue sort du fourreau de la gorge,
Enfant mort qui veut naître à la voix inconnue,
Longtemps après l'oubli.

Mais que frappe la césure l'oubli
Se fait visible et le sombre défaut du sens
S'illumine d'un corps,
Et dans les hautes herbes, d'un visage
Avec le nom qui le désigne: la cessation
Ayant perdu sa face d'ombre.

Cinq voix

1

Haute pierre qui
Habite le son et le temps
Une autre église creusée
Au corps de la chanteuse
Entoure la voûte de pierre
Comme sa forme invisible

Ce flux entrecoupé, ces hauteurs
Ces régions du souffle qui se croisent
Où le nom noyé se distingue dans la couleur
Qui change, élue par la lumière,

Fente ou perte
Qui avance au creux de la forme,
Ou blessure d'une sirène
Qui couvrirait l'abîme avec l'échelle de l'abîme

Jour mortel dont saisit l'amour
Bouche qui se dérobe dans la trace de son chant,
Et cloue au rouge de sa disparition
L'âme en larmes qu'elle a fait naître
Pour qu'elle voie au plus vide du temps
Les lèvres précieuses et la parfaite voix

Trou d'ombre dévorante sans mouvement
Au centre de la chair mouvante qui avance

2

Le nom de l'esprit
Dans le creuset du son
Longtemps quand il se détache du son

N'étant plus rien d'autre que
Le souffle qu'il désigne avec les lettres de l'esprit,
Le *i*, et le *o* de saint,
Comme si se fermait l'abîme du nom
Et que soit présent en son nom,
Spiritui sancto
Fait de souffle sonore, l'esprit saint.

3

Toujours la voix demeure et nul bruit ne la trouble,
Elle se perpétue même au défaut de langue
Elle est l'Autre, la surface fendue et le sans-fond
Et tout bruit de hasard vient boire sur ses bords
Écho de rien tandis que sa dure présence
Fait oratoire la gorge où se prolonge
Un cri abstrait de soi dans le transport de ses hauteurs,
Purifié de soi et devenu miroir
D'invisible lumière dans les bruits
Et notre temps perdu et l'avenir
Et ces marches obscures.

Et fais que je sois ce bruit
Oublié quand tu t'es rejointe,
Et que rien ne peut plus te troubler.
Entends le bruit que je suis auprès de toi
Comme j'entends ton or, et change-le en toi.

Corps du langage

Brume brasillante des mots
Où monte un corps comme une nuit
Un relief énorme du vide
Ouvrant ses bras de femme
Dont le cri même est de silence et de douceur

Présence immobile qui rassure,
Je ne sais rien de toi que cette venue d'une ombre
plus profonde

Lampe au milieu du jour
Qui brûle la ténèbre de son plus noir encore

Où paraissent des noms en lettres claires
La montagne, le souffle, le vent,
Les arbres et la neige,
Cris du désir d'enfance,
Et la nuit même,

Non signes mais des pierres lumineuses
Qui sont la parure de ce grand corps nocturne
Comme si elles naissaient de sa présence sombre
Mystérieusement proférées pour le monde.

Notes sur la voix

Aux frontières du langage et de la représentation, dans le décalage entre l'enchaînement des mots du poème et ce qui résonne en lui: le paradoxe d'une voix, comme muette. Un jour dans la surface des mots, un instant vertical au suspens du temps, un vacillement de la réalité construite avec le verbe, sous la poussée d'un autre réel. Un pur être sonore, porteur d'une parole comme antérieure au sens.

Car un choix a eu lieu pour faire exister le poème, dans le possible du langage, qui est son fond d'*inexistence*. Un choix que, lisant, nous reproduisons, nous entendons, comme sa voix la plus profonde.

La sensation aussi nous place dans l'horizon de cet antérieur, et nous la recevons comme équivalent de la voix. Entendre et voir en elle sont liés, qui leur est commune. La sensation s'enracine dans ce qu'a d'originnaire cette voix qui sous-tend la lettre, et ainsi appelle le dire.

Inversement elle est retrouvée par le dire en sa voix, quand est passé le seuil de la présence dans le langage d'un être sans nom. Le poème, écoutant la sensation à travers le langage, ouvre en lui l'horizon du moment où le signe est soudain dissous dans cette présence, pour un sujet rendu lui-même à sa propre présence – et devenu personne, ou *la* personne: rendu à sa voix.

*

Car l'oubli de cette voix dans le signe est ce qui fait aussi l'illusion subjective, quand le sujet se place à l'endroit de la coupure entre vocable et signification, et la comblant de son propre corps, la rend invisible. Identifie son corps et son langage, et à ce prix se perçoit comme sujet.

Lever cette illusion, retrouver la mémoire de la voix, desceller la clôture des lèvres pour séparer de soi le sujet se méconnaissant dans son langage, tenter cela, c'est la poésie.

*

La lettre s'y découvre nomade, entre visible et sonore, entre le regard qui écoute et l'écoute qui se fait regard. L'image y est

d'abord illumination du rien, résonance du vide. Nuit où le réel de la voix unit le présent et le souvenir.

Ainsi le poème est-il allégorie et mémoire. Désemboîtement du réel qui est l'*allon* de l'allégorie, marquant la distance qui sépare la représentation du représenté. Mémoire inscrivant ce réel dans un temps qui est celui du souvenir comme de l'oubli.

Le présent est toujours aliéné à l'autre de la représentation, mais la représentation, pour autant qu'elle comprenne l'aliénation, peut revenir à son origine dans l'*allon*. Le présent est aussi ce retour. Et l'origine ce présent qui fait retour vers l'autre de soi.

*

Le présent absolu serait sans représentation. Il ne peut s'atteindre que perdu. Par la perte il se représente et se symbolise. La perte comme origine est la page première, intouchée, du palimpseste sur lequel s'écrit le poème. Comme cette page, elle porte la voix.

Le moment de la poésie est ainsi celui où s'impose une représentation, à partir de son absence, de son manque. Ce qui s'inscrit alors n'est pas telle signification, mais le sens même de l'acte de représenter, dans sa relation avec cette absence. La mémoire est aussi mémoire du manque de représentation. Pas d'instant premier qui ne soit celui du désir de représentation, où prend source l'image.

Que la langue devienne image. Qu'elle se donne dans la pensée de son origine comme porteuse d'images, de figures. Ainsi la figure est-elle tournée vers le phonème. La poésie, par l'image, enfouit son être sonore dans le visible de la représentation dont elle institue la scène. Inversement, toute image est parole, institue l'être d'une parole muette dans le regard. Institue la lettre.

*

Cela ne peut se faire sans que soit rencontrée la part d'effroi qu'il y a dans l'absence de nom – moins absence pure que présence sans représentation. Quelque chose comme une mort.

Mais passer par cette absence, ce défaut où la lettre naît, c'est restituer aussi la lettre à la nature: inscription des astres, ou de plus proches lumières. La poésie est l'écriture de la lettre, désignant cette absence du nom, en elle, qui est la voix.

L'épreuve de l'irreprésentable est le socle du palimpseste qui fait voir la lettre en même temps qu'il se donne comme le seuil infranchissable. La voix est le silence dans la lettre, où s'entend le passage du sensible sonore au signifiant hors les mots, qui dans ce dehors porte l'existence et la saveur du monde.

*

En ce point d'épreuve le palimpseste est miroir.

Pour que soient lettre l'astre ou le feuillage, il leur faut apparaître au lieu où disparaît le sujet qui, substituant inlassablement du langage au réel, voile le fait de l'irreprésentable. Il faut que toute image du sujet ait d'abord disparu du miroir.

C'est pour personne que s'écrit la lettre: ni la simple nature, ni le sujet du langage, mais son évanouissement, sur un espace sans fond qui n'est plus spéculaire que de proposer le spectacle de la disparition de toute représentation. Au vide de cette disparition s'inscrit la lettre qui essaimera dans le monde en retour, c'est dire sera vraiment vue, par l'écriture qui en reconnaît l'alphabet, par le vers, homologue du miroir.

En un autre point il est voile, surface qui fixe l'irreprésentable en spectacle. Derrière le voile, il n'y a rien, et c'est pourquoi il ne peut être soulevé entièrement. Mais ce rien ne peut apparaître que s'il est couvert du voile, qui le représente.

Dans le soulèvement du voile, le rien figure, en miroir, le regard qui se voyant le rien, perçoit la lettre.

Ainsi du dessin des signes sur le corps de l'amour.

Nul ne se voit qu'inversé, ou au regard de l'autre. Mais on peut voir le regard comme le rien – où naît le corps de l'amour.

La lettre n'est pas éternelle. Le réel n'est pas éternel, la vision n'est pas éternelle, mais ils sont.

Dans la plénitude du silence, comme virtualité de la création, la force de la parole.

*

Le chant, dans sa fuite, sa temporalité, son passage: espace jamais totalement ouvert, qui se referme en même temps qu'il s'ouvre, qui n'est peut-être même que cette ouverture aussitôt refermée. Car parle-t-on pour ne *rien* dire?

Moment du chant, où le sens se dégage de son illusion, pour qu'apparaisse à sa place la voix, qui n'est pas matière phonique, mais le nouvel état de qui naît, avec elle, de la désillusion du langage.

La voix ouvre un abîme. Mais c'est aussi bien dans ce vide qu'elle va s'établir comme chant, cheminer vers le chant.

Explorer par l'accent le chemin du chant. Faire entendre le clivage du vide, à travers fictions et figures, pour soutenir le sens là où nécessairement il défaille. Chant est le point ultime de la fiction, où elle se défait elle-même dans l'apparaître sonore, à l'horizon du langage disparaissant.

Jouissance du chant, dans cet horizon qui est abîme et issue hors de l'abîme.

Jouissance parente de celle qui reste suspendue au désir des mots. Le mot soutient l'espace de l'Autre, où la voix se fait signifiante, quand sa pureté a pour espace l'absence des mots.

Par lui s'offre en partage, comme fait la lettre dans la nuit ou sur le corps (dans les fulgurations et les douceurs de la lumière) la voix, qui le déborde, de la jouissance de l'Autre.

François Lallier